

Document Citation

Title	Tremblement de chair
Author(s)	Gérard Lefort
Source	<i>Libération</i>
Date	1997 Oct 29
Type	review
Language	French
Pagination	24-25
No. of Pages	2
Subjects	
Film Subjects	Carne trémula (Live flesh), Almodóvar, Pedro, 1997

Culture

CINEMA

TREMLEMENT DE CHAIR

Pedro Almodovar atteint la maturité jusqu'à livrer son premier film réaliste. Et qui s'intéresse aux hommes.

En chair et en os

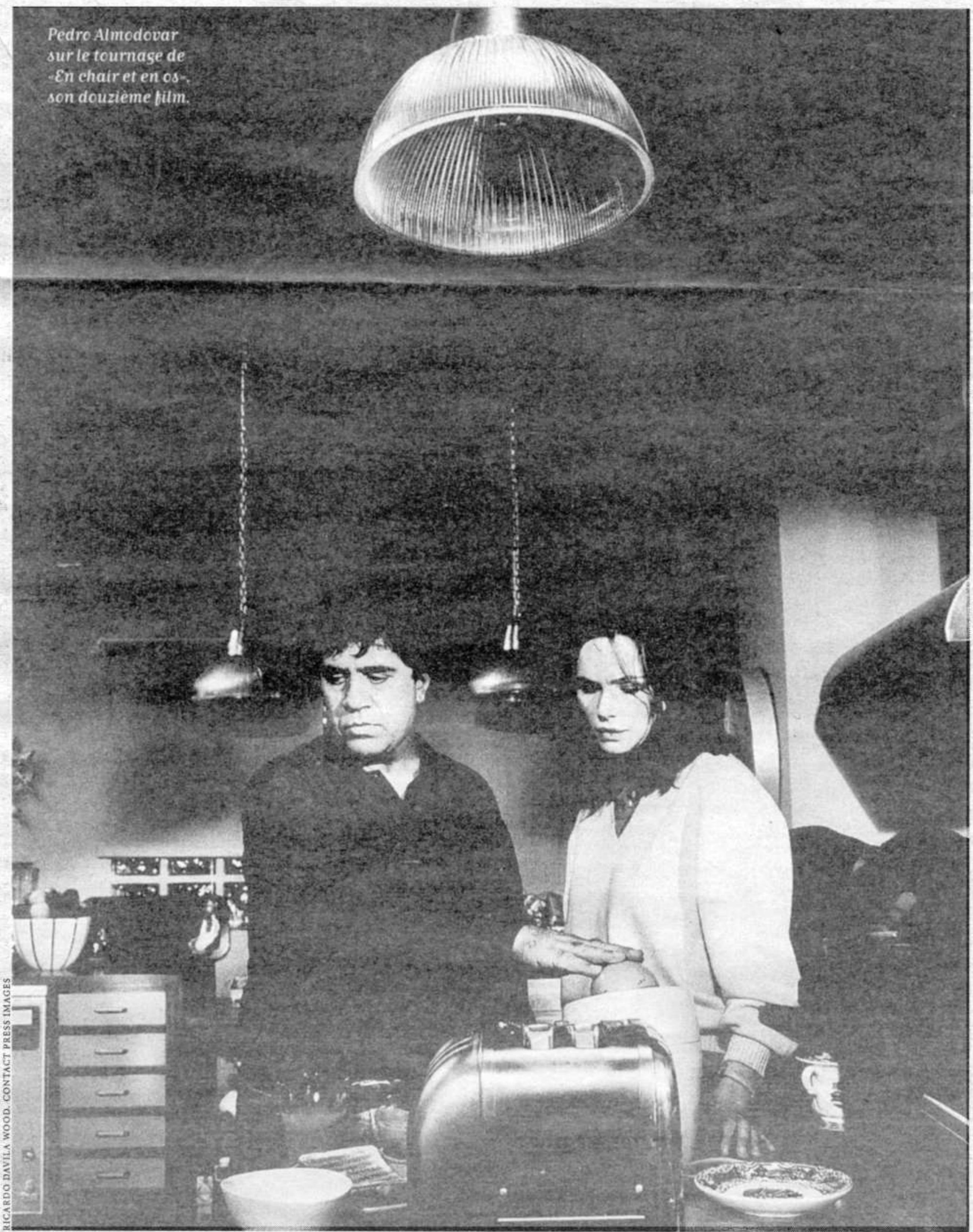
(*Carne tremula*) de Pedro Almodovar. Avec Libertino Rabal, Francesca Neri, Angela Molina, Javier Bardem et José Sancho. Durée: 1h39.

In'y a que deux choses qui ne sont pas terribles dans le douzième film de Pedro Almodovar: la traduction en français de son titre et son début. D'abord le début. Cette nuit de janvier 1970 où la dictature franquiste décréta l'état d'exception, Isabel, une jeune pute, accouche en catastrophe dans un bus madrilène. L'enfant est un garçon, baptisé «Victor». Tout dans ces plans d'introduction, sorte de dossier de presse de tout ce dont une caméra est capable, hurle le morceau de bravoure, bref un tralala typique de cet Almodovar clinquant, ramanard, mode et publicitaire qu'on a pu prendre en grosse grippe à l'époque de *Talons aiguilles* (1991) et surtout de *Kika* (1993). Ensuite, le titre français, *En chair et en os*, qui ne traduit absolument pas la subtile ambiguïté de sa version originale, *Carne tremula*, littéralement «chaîn' tremblante» ou «frémisante». Mais ces deux détails agaçants sont véniels en regard du fleuve de qualités tumultueuses qui va suivre et nous emporter. Vingt ans plus tard, Victor tombe amoureux d'Elena, une jeune junkie de luxe. Sept ans plus tard, il sort de taule où l'a

conduit une fusillade compliquée avec David et Sancho, deux flics venus l'appréhender dans l'appartement d'Elena, fusillade d'où David sortira paralysé des jambes et tuqué d'Elena. Donc, en quelques minutes, le récit a pris un coup de vieux. Et Almodovar aussi, mais plutôt dans le sens de la maturité que dans celui de la dégénérescence. A se demander d'ailleurs, Almodovar ayant toujours eu un sens inné du diabolique, si la scène d'ouverture incriminée n'était pas destiné, comme un dernier revenez-y en forme d'adieu, à fortement souligner cette évolution. Après tout, un départ peut aussi bien désigner un début qu'une fin. Car c'est vraiment un autre film qui commence.

Discretion. Certes après *Kika*, *la Fleur de mon secret* (1995) s'était déjà insinuée comme un caillou imprudent dans une filmographie trop bien rangée. Mais, ici, c'est tout le film qui bruisse de rumeurs étranges et gémit de bruits inconnus. Le bruit des passions incendiées et incendiaires – Almodovar n'ayant quand même pas muté au point de tourner un documentaire sur la sexualité du granit –, mais filmées avec une modestie et une discréction sans précédent dans son cinéma. De même, il serait insultant et surtout faux de voir en l'excellent Libertino Rabal (Victor), par ailleurs petit-fils du bunuelien Francisco Rabal, un nouvel Antonio Banderas. Ne serait-ce que parce que ni son physique ni son personnage ne sont fortement homosexuels. Certes, le désir s'accroche où il veut (y compris aux tétons turgescents du jeune acteur ou à son cul rebondi), mais il aurait tort de ne pas s'intéresser à autre chose qui est le sujet majoritaire du film: à savoir l'hétérosexualité et la mélancolie la saisissant quand, tournant en rond, elle manque tourner bourrique.

Pedro Almodovar sur le tournage de *En chair et en os*, son douzième film.



RICARDO DAVILA/WOOD CONTACT PRESS IMAGES

En chair et en os est d'abord un film sur les hommes et sur leurs couilles, saisies aux trois âges de leur activité: Victor, le jeune fringant, David, le trentenaire, et Sancho, le quadra finissant. Pas bien brillants à eux trois. Même si David a fini par épouser la plus jolie fille du film (Elena-Francesca Neri), suite à la fusillade originale, il est cloué dans un fauteuil roulant. Même si Sancho est marié à une belle femme volcanique (Clara-Angela Molina), il se bousille à un alcoolisme consciencieux. Quant à Victor, solaire et chaud, préposé à la jeunesse, même s'il ambitionne de devenir un athlète du Kama sutra qui ne demande qu'à s'entraîner, il est systématiquement annoncé par ses maîtresses successives comme un très mauvais coup.

Le futur reste femmes. En face de cette trilogie d'hommes peu vaillants, une trinité de femmes guère plus fameuse: Isabel, la maman pute de Victor, sanctifiée par sa mort en mère courage, Elena, l'ex-droguee reconvertie en éducatrice d'enfants martyrisés, ou encore Clara, la quarantenaire des salées qui ne demande pas qu'on l'aime mais qu'on fasse comme. Des femmes au bord de la crise, mais plus du tout de nerfs, plutôt de néant. Des femmes étonnamment peu causantes mais cependant extrêmement agissantes: que ce soit pour prendre en main (au sens le plus cru du terme) le jeune Victor ou pour dire rudement leur fait aux hommes-enfants qui les fréquentent. Voir, cette surprenante scène où Victor et David arrêtent brusquement de se foutre sur la gueule (pour cause d'Elena commune), parce qu'à la télé un joueur de foot vient de marquer un but. C'est le seul mais fort indice que, malgré tout ce blues, pour Almodovar le futur reste femmes. Y compris et surtout quand ces femmes répètent qu'elles ont un rien marre de panser les petits bobos de leurs hommes. Ce qui ne veut pas dire que le pont de la communication ne restera pas rompu. «*Je te remercie pour ta blessante sincérité*», c'est tout ce que David trouve à dire à Elena lorsqu'elle lui annonce qu'elle vient de le tromper avec Victor. Et le dénouement aux allures de carnage généralisé n'est guère plus amène quel que soit l'apaisement apparent du duo Elena-Victor, qui se ratatine dans la pose du petit couple avec enfant.

Même s'il caracole avec tonus dans un thriller des passions, *En chair et en os* n'a pas le moral, tout du moins au sens youppie du terme. Sa chair tremble en effet mais à la façon d'un frisson qui pourrait bien être celui de la mort. C'est sans doute, à ce titre, le premier film réaliste d'Almodovar ●

GÉRARD LEFORT